

Emaux et Camées

POURQUOI IL LE PENSAIT

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXX

LA REVANCHE DES BÊTES

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
 Tu mets un mors à ton cheval ;
 Féroce ment tu fais un sceptre de ta canne,
 Homme, roi du règne animal.
 Quand tu trouves un veau, tu lui rôties le foie,
 Et bourres son nez de persil ;
 Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
 Des biftecks saignants sur le grill ;
 Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
 Et le lièvre comme un civet ;
 Le pigeon de Vénus te devient une cible,
 Et tu jugules le poulet...
 Oh ! le naïf poulet qui, dès l'aube, caquète !
 Oh ! le doux canard coïncinant !
 Oh ! le dindon qui gousse, ignorant qu'on apprête
 Les truffes de l'embaumement !
 Oh ! le porc dévasté dont tu fais un eunuque,
 Et que tu traites de cochon,
 Tandis qu'un mot quadruple et fatal le relègue :
 Mané ! Thécel ! Pharès ! Jambon !
 Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
 Tu tamises les lacs lointains
 C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves,
 Et tant de brochets orphelins !
 Tu restes insensible aux larmes des sardines
 Et des soles au ventre plat !
 Tu déjeunes d'un meurtre, et d'un meurtre tu dînes,
 Va souper d'un assassinat !
 Massacre dans les airs la caille et la bécasse...
 Sombre destinée : un salmis !
 Tandis qu'un chou cruel guette d'un air bonasse
 Le cadavre de la perdrix.
 Mais est-ce pour manger seulement, que tu frappes,
 Dur ensanglantement de couteaux ?
 Non ! les ours, les renards, les castors pris aux trap-
 Sont une mine à paletots ; (pes,
 Tu saisis le lion, ce roi des noctambules
 Dont le désert s'enorgueillit,

Pour faire de sa peau sous tes pieds ridicules
 Une humble descente de lit.
 Mais le meurtre c'est peu, le supplice railline
 Tes plaisirs de Dieu malade ;
 Et le lapin, nous dit *Le livre de cuisine*,
 Demande qu'on l'écorche vif !
 Et l'écrivain aura, vivo, dans l'eau bouillante,
 L'Infernal baiser du carmin ;
 Et, morne, enterrement l'huile glisse vivante
 Au sépulcre de l'abdomen.
 Mais il viendra le jour lugubre des revanches,
 Et l'âpre nuit du Châtiment !
 Quand tu seras là-bas entre les quatre planches
 Cloué pour éternellement !
 Oh ! l'animalité te réserve la peine
 De tous les maux jadis soufferts ;
 Elle mettra sa joie à te rendre la haine
 Dont tu fatigues l'Univers.
 Or, elle choisira le plus petit des êtres,
 Le plus vil, le plus odieux ;
 Un ver qui s'en ira pratiquer des fenêtres
 Dans les orbites de tes yeux.
 Il mangera ta lèvre ardente et sensuelle,
 Ta langue et ton palais exquis ;
 Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
 Et tes intestins mal acquis ;
 Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
 Dévorer lambeau par lambeau
 Ce qui fut ton orgueil et tes belles visées,
 Les cellules de ton cerveau.
 L'âne s'esclaffera, voyant l'homme de proie
 Devenu Rien dans le grand Tout,
 Le pourceau dans son bouge infect aura la joie
 D'apprendre ce qu'est le dégoût,
 Et les bêtes riront dans la langue des bêtes
 De ce cadavre saccagé
 Par la dent des impurs fabricants de squelettes...
 Quand le mangeur sera mangé.



Elle.—Bon, voilà que je me rappelle avoir oublié quelque chose.
 Lui.—C'est justement ce que je pensais.
 Elle.—Et pourquoi le pensais-tu ?
 Lui.—Parce que tu as de l'argent de resto.

EMILE GOUDEAU.

INSTANTANÉS

LI

MATINÉE D'AUTOMNE

La matinée est brumeuse et fraîche, mais, derrière le brouillard, — tout là haut dans le ciel, — il y a des transparences d'un bleu splendide.
 Sur la colline, au fond, se profilent les ruines d'une vieille chapelle ; bien banales ces ruines, mais empruntant une note pittoresque à la pénombre vaporeuse.
 La brise automnale souffle, âpre et piquante, éparpillant, aux environs, les feuilles tourbillonnantes. Mais voilà que des rumeurs s'éveillent au bas, dans la plaine ; ce sont des cris de laboureurs, des meuglements de bœufs, des hennissements de chevaux avec, comme un appel strident, plusieurs fois répété, le bruyant cocoriro d'un coq.
 Mais, au sommet de la côte, les vapeurs se déchirent peu à peu, tandis que des fusées de soleil filent le long des collines boisées.
 Puis le ciel bleuit de plus en plus, les rais de soleil descendent, descendent toujours, toujours plus bas, dans les courbes mordorées.
 Des fils de la Vierge, s'enchevêtrant en un soyeux filet, ondulent, — mollement, — sur les friches.
 Encore quelques minutes et le soleil va enfin triompher des nuées. Une lumière éblouissante, — d'or pur, — baigne les terres labourées, les prés fraîchement fauchés, les futaies rougies — aux teintes de cuivre — les jachères aux exquis tons violets.
 Clic, Clac ! Un coup de fouet dans la plaine dont le bruit monte, répercuté dans les rochers et, — tout près, — à l'orée d'un petit bois de chênes, le gazouillis d'un rouge-gorge auquel semble répondre — en plein ciel, — des centaines d'alouettes jetant aux échos leur semillante cavatine.

SILVIO.

AU CERCLE

—Sais-tu, Gontran, Gaston se marie.
 —Pas possible, et contre qui ?

BETISIANAS

Bouleau.—Je vous assure que je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam !
 Rouleau.—C'est étonnant : vous lui ressemblez à ce point que je vous croyais au moins son beau-frère !

QUESTION INSOLUBLE

La petite Marie (qui n'était jamais allée à la campagne et qui voit une bande de poules dont une noire).—Ah ! maman, regarde donc ces oiseaux là, qu'est ce que c'est, dis maman ?
 La maman.—Ce sont des poules, mon enfant.
 La petite Marie.—Des poules ! C'est ces bêtes là qui font les œufs, dis ?
 La maman.—Oui, ma chérie.
 La petite Marie.—Pourquoi, dis, maman, qu'il n'y en a-t-il qu'une qui est en deuil et les autres pas.

SES VUES ASTRONOMIQUES

Bidou (7 ans).—Moi, vois-tu, maman, je pense que le bon Dieu était déjà bien fatigué quand il a fait le soleil et la lune.
 La maman.—Et qui te fais penser cela ?
 Bidou.—Oui, quand il les a eu finis il a jeté le reste, ça s'est répandu et c'est ce qui a fait les étoiles.

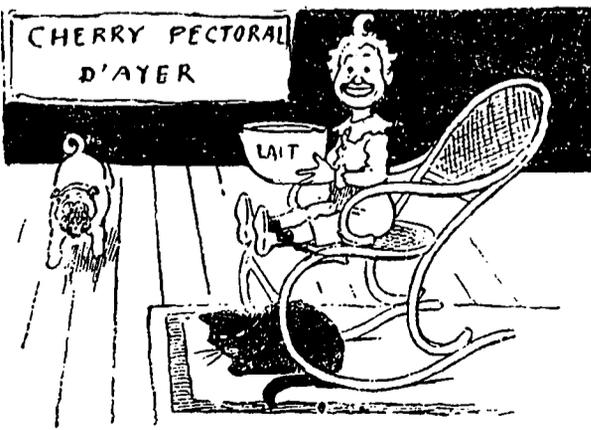
ELLE EN A VU DE PLUS INTELLIGENTS

M. Duda.—Voyez-vous, mademoiselle la Flèche, mon chien est une bête extraordinaire. Il en connaît tout autant que moi.
 Mlle La Flèche.—S'ai pourtant vu des chiens plus intelligents que lui.

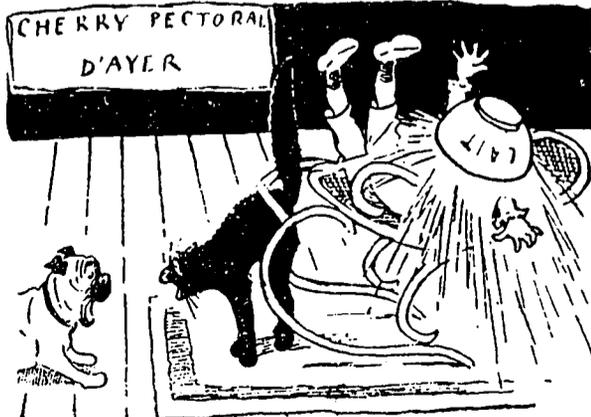
SA MÈRE NE VOUDRA JAMAIS

L'instituteur.—Paul, si vous n'étudiez pas mieux vos leçons, il serait aussi bien que vous ne paraissiez pas du tout à l'école, croyez-moi !
 Le petit Paul.—Maman ne voudra jamais de la vie faire ça, m'sieu.

ENTRE CHIEN ET CHAT



I
 Un chat était bien tranquille sous la chaise de son petit maître, absorbant son lait. Survient un chien...



II
 ...dont la présence a complètement changé la face de l'affaire.